

ques, prêts à jouer le jeu de l'éthnici-

En guise de substitut, il a organisé

charge des « deguerpis » qui sont en majorité des étrangers. 15 janvier seront très difficiles.

L'écrivain africain et le syndrome rwandais

par Patrice Nganang

ALORS que des milliers d'Abidjanais répondent à la question militaire : « Voulez-vous aller au front ? » avec un zèle de dopés similaire à celui qui anima jadis le Palais des sports de Berlin à l'appel de Goebbels ; alors que la télévision ivoirienne nous montre des milliers de jeunes qui se mettent en rang pour aller se jeter dans les flammes de la mort ; alors que « loyalistes » et « rebelles » jouent aux échecs avec la vie de leurs compatriotes, il est bien difficile de ne pas penser un instant au Rwanda.

Au fond, on ne peut pas agir, écrire, imaginer ou même penser en Afrique aujourd'hui comme si le génocide du Rwanda n'avait jamais eu lieu, car aucun pays africain ne peut se targuer d'être exempt de l'expérience de l'extermination collective des personnes, l'humanité se refusant toutes les fois à ne décider de la gravité de la situation qu'après avoir compté le nombre de cadavres.

Aujourd'hui, aucun Africain ne peut dire : « Mon pays n'est pas le Rwanda », avec la conviction que dans son pays n'aura pas lieu tout à l'heure l'expérience d'une aussi profonde négation de cela même qui est au commencement de tout : la vie.

Car il y a très peu de pays en Afrique où les conditions d'une violence aussi extrême que celle qui flamba sur les collines des Grands Lacs en 1994 ne sont pas remplies. Ainsi les noms « Rwanda » et « Burundi » sont pour tout Africain ce que sont « Dachau » ou « Buchenwald » pour les juifs, c'est-à-dire le lieu de la mémoire vivante d'un cauchemar dont on ressent tous les jours la menace permanente.

Mais aussi ces noms désignent les lieux d'une solidarité immédiate dans ces mille et une expériences quotidiennes de violence qui ont alors été poussées jusqu'à leur pire

extrémité, solidarité dans la conviction qu'il y a une obligation, après le génocide, de sanctifier la vie.

Ces lieux africains sont donc ceux du pleur sincère devant ce million de morts auquel on ne peut penser sans accepter dans son ventre l'engagement ferme d'investir dorénavant toute sa force, toute son intelligence, toute son imagination, afin que jamais plus une telle monstruosité ne se répète.

Un dessin célèbre de Francisco de Goya, *Le sommeil de la raison produit les monstres*, nous montre la situation de l'écrivain africain après le génocide du Rwanda, car c'est de l'incertitude même du statut de son « dormeur » que l'artiste espagnol fait naître le cauchemar.

Il est bien celui-là, l'écrivain africain, qui était endormi quand, autour des Grands Lacs, les charniers se multipliaient ; celui-là qui

Il y a urgence, devant la monstruosité têtue, à fonder une écriture sensible à l'odeur simple mais insistante de la vie tout court

courut par après sur les lieux de la mort, même après les journalistes, pour sanctionner de ses mots la paix des cimetières.

Oui, il est celui-là qui, pressé par les jeunes Rwandais de dire les raisons de son silence quand le génocide avait lieu, dut fouiller, honteux, dans ses mots pour y trouver la phrase de protestation molle qu'il avait écrite jadis.

C'est que, même réveillé brutalement, comme après tout cauchemar, il tâtonne, l'écrivain africain. Et, s'il tâtonne, c'est qu'il est secoué par son propre retard. Il se demande ce qui reste à faire, et étonnamment, il ne se rend pas compte que

c'est l'essentialisme qui a fondé sa manière de penser depuis près d'un siècle, en des concepts tels que « négritude », « africanité », etc., qui a trouvé sa parodie meurtrière dans les combats les plus vils. Voilà ce qui a donné les slogans, assésés machette à la main, comme « *Retrez en Egypte!* », au Rwanda ; ou alors, en Côte d'Ivoire, la parole inflammatoire de « *l'ivoirité* ».

Il tâtonne avec ses mots boiteux, l'écrivain africain, et ne se rend même pas compte que le génocide du Rwanda, c'est bien la dernière station de sa pensée africaine, et qu'ainsi lui-aussi devrait avant tout regarder dans son imagination, pour y lire sa propre responsabilité.

On ne peut plus penser l'Afrique aujourd'hui comme si la violence qui y fleurit avait une généalogie nécessairement batarde. L'étourdissement de l'écrivain africain, s'il est

creusent derrière nos maisons, pour ainsi éclabousser le fossyeur.

S'il y a urgence, c'est bien celle de fonder une manière d'imaginer le monde, de penser, d'écrire et d'agir en Afrique que jamais plus un génocide ne trouverait endormie, parce qu'elle serait sensible, devant notre continent, moins au fait que ce soit

PATRICE NGANANG, écrivain camerounais, enseigne les littératures allemande et francophones à l'université de Shippensburg (Pennsylvanie).

« l'Afrique » qu'à celui qui cette vieille terre de mille langues, de mille couleurs, des mille migrations et des diasporas les plus anciennes soit peuplée de vie.

Il y a urgence donc, devant la monstruosité têtue, à fonder une écriture qui, dans nos rues, dans nos maisons, dans nos cours, dans les péripéties de nos existences, dans nos relations avec nos amis, avec nos frères, avec nos animaux, avec la nature, avec l'univers tout entier, soit sensible à l'odeur simple mais insistante de la vie tout court, à l'existence de cette pulsation frêle qui couve en toute plante, en tout animal, en tout homme, en toute maison, en toute rue, en tout quartier, en toute ville de notre continent. A fonder une écriture qui traque toutes les forces qui, de près ou de loin, mettent cette vie en danger.

Et, par là, je veux dire que, tant que l'Africain, écrivain ou pas, n'aura pas imaginé dans tous ses contours cela qui est un être vivant, un homme, soit, et qui a des droits, qui a des devoirs, qui a des limites aussi, mais qui n'a vraiment pas le droit de mourir simplement comme ça, il ne se sera pas encore arraché du long sommeil du dormeur de Goya. Et son réveil, même brutal, devant les cauchemars qui ont lieu sur son continent, ne pourra jamais qu'être trop tardif.

déjà subi trois perquisitions. Dans le cas d'une condamnation, Sorokine et Ivanov risquent deux ans de prison ferme.

Sans attendre la décision de la justice, les Marcheurs ensemble ont organisé, pendant l'été 2002, une action spectaculaire contre Sorokine. Sans être le moins du monde dérangés par la milice, ils ont installé, en plein centre de Moscou, devant le théâtre du Bolchoï, une gigantesque cuvette de w.-c. Des retraits, amenés par cars de banlieues moscovites, et des activistes du mouvement jetaient dans la cuvette des livres de Sorokine après les avoir déchirés en morceaux. Une fois la cuvette en polystyrène remplie, elle fut brûlée.

Métaphoriquement, les Marcheurs ensemble ont concrétisé l'appel du président Poutine à « buter les terroristes tchétchènes jusque dans les chioites », en « butant » l'écrivain...

Cet acte symbolique fut suivi d'autres formes virtuelles d'organisation propose aux visiteurs un « jeu populaire russe de la tomate ». Son objectif : « Lors de la découverte d'un écrivain marginal et nocif, le buter à l'aide d'une tomate pourrie. » Les Marcheurs ensemble considèrent toutes ces actions comme « le début d'un vaste processus d'assainissement qui ne laissera pas de place aux créateurs de la "chiotterature" dans l'espace culturel » et les poussera à « faire leurs valises ».

Les agissements des Marcheurs ensemble sont souvent perçus en Russie comme une mauvaise plaisanterie qu'il ne faut pas prendre au sérieux. Cependant, le choix de Poutine et Sorokine comme cibles est un véritable choix politique.

Viktor Pelevine, auteur culte de toute une génération postcommuniste, traduit dans le monde entier, a, dans son œuvre, soumis l'essence de l'idéologie communiste et de la mentalité soviétique à une critique dévastatrice. Dans son dernier roman, *Homo Zapiens*, il a ridiculisé « l'idée russe » et la « création » de leaders politiques russes par des spécialistes en image-making, anticipant ainsi l'apparition ex nihilo de Vladimir Poutine.

Quant au brillant postmoderniste Vladimir Sorokine, dont l'intérêt pour la physiologie humaine n'a rien à voir avec la pomographie,

des Marcheurs ensemble, officiellement financés par des hommes d'affaires russes de « nettoyer la société » risquent d'avoir de graves conséquences

timentale » de la haine, cimmunode de la cohésion nationale. Ainsi, il y a à peine trois mois, l'initiative du parti La Russie uni citoyens ont envoyé au président adoré quelques dizaines de milliers de cartes postales à l'occasion son 50^e anniversaire. Ainsi, trois femmes, du groupe Ceu. chantent ensemble, ont produit intitulé *Je veux un gars cc Poutine*. Une initiative due au s taire de presse du président Cour suprême de Russie, Ni Gastello. Un bon exemple de r que « positive » qui s'oppose son optimisme à la décadence musique occidentale.

Ces derniers temps, on est fr par des annonces diffusées par l parleurs dans le métro de Mos « Citoyens, dit la voix métallique n'avez-vous pas oublié, en partant travail, d'éteindre la lumière, débrancher le fer à repasser machine à laver, le téléviseur ? pompiers de Moscou vous avertis que votre imprudence peut cause désastre. » Naturellement, un a te n'a pas besoin qu'on lui rappelle de tirer la chasse d'eau ou d'éteindre la lumière. En revanche, c'est excellent moyen d'infantilisation la conscience qui est requise p se détourner définitivement de « bacchanale de la liberté », ra par Sergueï Iastrjembki, le po parole de Vladimir Poutine. Le pr dent et le peuple, une idéologie s ple et claire avec le primat de l'E et de l'Eglise, littérature et « sains » ? Telles sont les nouvelles réalités qui se profilent à l'horizon de la société russe.